NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

112 N° 3 1990

Le Père Joseph Wresinski. Les plus pauvres comme artisans du Royaume

Étienne DE GHELLINCK (s.j.)

p. 356 - 371

https://www.nrt.be/it/articoli/le-pere-joseph-wresinski-les-plus-pauvres-comme-artisans-du-royaume-182

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Père Joseph Wresinski

LES PLUS PAUVRES COMME ARTISANS DU ROYAUME

Après 42 ans de sacerdoce, de fidélité au Seigneur et à l'Église, de foi dans l'homme et de combat pour les plus pauvres de par le monde, le Père Joseph a été rappelé à Dieu le 14 février 1988, à l'âge de 71 ans. Une vie consacrée à constituer un héritage pour l'Église et pour les hommes des générations à venir.

Quelques semaines seulement après son départ, le Volontariat ATD Quart Monde décida, avec les familles et les amis réunis dans le Mouvement fondé par lui, de créer la Maison Joseph-Wresinski, à Baillet (Île-de-France). Les uns et les autres avaient commencé à se rendre compte de la richesse que représentaient la personne, la vie, l'action, la spiritualité du fondateur. Des témoignages, mais aussi les demandes de ceux qui souhaitaient mieux le connaître, affluaient de tous les continents, d'hommes et de femmes de toutes cultures et croyances. Il fallait s'organiser pour que rien ne soit perdu, pour que tout puisse fructifier: homélies, conférences, ouvrages et écrits de toutes sortes, mais aussi tout ce que le Père Joseph, par sa vie consacrée aux plus pauvres, avait partagé dans une confiance déconcertante avec les volontaires et tous ceux qu'il rencontrait.

Aujourd'hui, la Maison Joseph-Wresinski existe. Mais elle n'en est qu'à ses débuts de mise en ordre et d'exploration de l'héritage d'un homme qui ne cherchait pas à se forger une personnalité dans l'histoire de son Église ni dans l'histoire tout court. Il disait:

> Le prêtre ne peut aller jusqu'au bout qu'en acceptant de témoigner de son amour pour Dieu en prenant sur lui les injures, les coups, les blessures, même parfois la mort. Car la mort est toujours un choix que le prêtre a fait en entrant dans le sacerdoce et en se livrant au Seigneur. L'acceptation de ne pas avoir de descendance — contre l'incompréhension du monde, contre les chrétiens qu'il doit affronter — est signe de son acceptation de mourir s'il le faut, de disparaître. Il accepte que son nom soit rayé de la terre, qu'on l'oublie parmi les hommes, afin qu'on puisse le retrouver près de Dieu et que Dieu seul reste dans la mémoire de l'humanité[1].

1. Alw. DE VOS VAN STEENWIJK, *Père Joseph*, Paris, Science et Service Quart Monde, 1989, p. 223.

Comment reconstituer avec fidélité la vie, la pensée, les enseignements d'un homme à tel point serviteur de Dieu, serviteur des plus pauvres en Dieu et qui ne cherche qu'à s'enfouir dans le désert, dans les chemins creux, dans la foule des pauvres, où nous précède le Seigneur? Ses traces sont partout dans le monde, dans les zones de misère de quatre continents, dans les institutions internationales, autant qu'en France, pays où il naquit et devint prêtre. Mais lui-même ne songeait qu'à bâtir — les autres, les plus pauvres, l'Église. Comment garder vivante sa mémoire pour qu'il demeure ce qu'il fut pendant sa vie sur terre: espérance des plus pauvres, interpellation de l'Église, canal de l'amour et de la grâce de Dieu?

Nous aborderons ici la spiritualité du P. Joseph pour la faire connaître en ce qu'elle a peut-être de plus nouveau et pour que d'autres, plus compétents que nous, se décident à venir nous aider. Dans cette perspective, nous allons essayer de retracer sa vie, toute habitée par la recherche incessante des plus pauvres dans le monde entier, et son action marquée par un souci permanent: que les hommes de tous horizons, en particulier les croyants, reconnaissent la dignité des exclus et leur mission essentielle dans le monde et dans l'Église.

Auprès d'une mère qui refuse la misère

À Angers, ville heureuse de la vallée de la Loire, l'ancien séminaire forme comme une île mystérieuse: y habitent depuis longtemps des pensionnaires de l'hospice, mais aussi, depuis le début de la guerre, en 1914, des familles dont le statut n'est pas clair. Réfugiés? Prisonniers politiques? Nul ne le sait exactement, semble-t-il. Parmi ces étrangers, Ladislas Wresinski et sa femme, ainsi que leur premier enfant. Comme Ladislas est muni d'un passeport allemand, lui-même et sa famille sont considérés comme ressortissants d'un pays ennemi. Pourtant, il est polonais et sa femme, Lucrecia Sellas, d'origine espagnole. À cause de cette situation fragile, le bébé qui naît, leur second fils, Joseph, connaît la misère dès sa naissance.

Novembre 1918. La guerre s'achève, mais point les privations. Après une courte période d'espoir, lors de l'emménagement de la famille dans une ancienne forge sommairement transformée en habitat, la vie s'avère aussi ardue et humiliante. Ladislas ne trouve guère de travail conforme à sa qualification, ce qu'il vit comme une exclusion injuste. Il part chercher un emploi — et l'anonymat — dans l'Est de la France en reconstruction, puis en Allemagne, enfin en Pologne, où il finit par trouver une occupation stable. Il ne cesse

d'inviter sa femme à venir le rejoindre, mais elle s'y refuse, de peur de perdre la sécurité que l'ancienne forge, aussi modeste soit-elle, lui assure ainsi qu'aux quatre enfants. Ladislas disparaît alors de la vie de famille en la laissant encore plus démunie.

Depuis des années déjà, la survie de la mère et des quatre enfants va donc reposer en grande partie sur Lucrecia et sur les deux aînés, aussi jeunes soient-ils. «Dans ce combat pour la nourriture, je fus engagé dès l'âge de quatre ans», dira plus tard le P. Joseph. Avec cinq personnes à nourrir tous les jours et malgré l'aide des deux plus grands, Mme Wresinski se sent accablée par la faim, la fatigue, l'inquiétude pour l'avenir. Certains soirs, elle ne dort pas, mais crie silencieusement vers Dieu. Et c'est en la voyant ainsi prier que ses fils apprennent eux aussi à aimer ce Dieu en qui leur mère a mis sa confiance.

La nourriture n'est pas le seul combat de Lucrecia; elle refuse de toutes ses forces que la perte de sa dignité vienne encore alourdir une pauvreté insupportable. Plus même que la survie, c'est la volonté de rester digne qui lui donne la force de s'arc-bouter contre le malheur.

> Ma mère a toujours lutté pour imposer ses enfants et pour témoigner que, malgré sa misère, elle restait pleinement mère et responsable de leur vie. — Ceci, je l'ai rencontré durant toute ma vie de prêtre au milieu des pauvres. — En effet, à un moment, nous étions tellement malheureux qu'on a proposé à ma mère que je rentre chez les orphelins d'Auteuil pour apprendre un métier, parce que j'étais très insupportable. Tout le monde s'était activé, on avait acheté des chemises... Puis la veille de mon départ, ma mère a dit: «Non, tu n'es pas orphelin, tu as une mère.» À partir de ce temps, les rapports avec les gens aisés de la paroisse ont changé du tout au tout. Au fond, ma mère n'était plus considérée comme celle qui portait un intérêt réel pour ses enfants. Elle avait pressenti cela, et avait dit: «Je sais qu'ils ne comprendront pas, mais cela ne fait rien; je sais que tu n'es pas orphelin, tu as ta mère.» C'est grâce à ma mère que nous n'avons pas été malheureux; nous avons été humiliés, mais elle nous a toujours remontés. Grâce à elle, nous avions une identité, nous étions quelqu'un dans le quartier. On nous appelait les «kiki» à cause de notre nom. Et ma mère nous rendait fiers, elle nous apprenait la fierté. Lorsque quelqu'un lui manquait de respect, elle disait: «non, je n'accepte pas[2].»

Que les pauvres, les faibles ne doivent pas subir l'oppression des riches et des puissants, Mme Wresinski en est sûre, et sa foi en

2. *Les grands témoins de notre temps.* Rencontre avec le Père Joseph Wresinski (cassette), Paris, La Vie — A.D.S. Malesherbes Publications, 1987.

Dieu vient le lui confirmer. Alors, elle transmet cette certitude à ses enfants. Chez Joseph en particulier, la leçon porte ses fruits..., même si le résultat n'est pas toujours conforme aux attentes de sa mère. «Un jour, se souvient-il, un des plus grands garçons de l'école se prit de fureur contre un gamin plus faible que lui. Il l'accula au pied du mur des w.c. et le frappa à coups de poings et de pieds. Que s'est-il passé en moi? Je me suis jeté sur lui, je l'ai frappé à mon tour à coups de pieds et de poings. Je lui ai griffé le visage, jusqu'à ce que le maître vienne me tirer de là de force[3].» Cette même dynamique le poussera, une fois adulte, à parcourir la France, l'Europe, le monde même, à la recherche des plus bafoués de ses frères pour leur redonner l'honneur.

La rencontre d'une Église vulnérable

Rendre l'honneur à ceux qui sont humiliés, l'enfant découvre vite que peu de gens en sont capables. Mais ce sont ceux-là qui marqueront son enfance: les religieuses du Bon Pasteur, et encore: «le curé respectant ma mère comme ne le faisaient pas les voisins. Toute pauvre qu'elle était, il venait lui demander le denier du culte, et il recevait avec énormément de respect la pièce que ma mère lui tendait[4].» C'est ainsi que, très jeune, il apprend de sa mère et de ce prêtre à aimer l'Église. Il l'apprend aussi à travers les messes qu'il sert au matin tous les jours, pour gagner deux sous par semaine et recevoir son petit déjeuner quotidien chez les sœurs. Il apprend encore à aimer l'Église parce qu'il la voit moquée et méprisée, comme les pauvres eux-mêmes:

> En regardant en arrière, je vois que la personnalité de l'Église, à mes yeux d'enfant, était humble et vulnérable comme ma mère, que sa réalité était le mépris dont on l'entourait. Peut-être est-ce pour cette raison que je n'ai pas de difficultés, en observant aujourd'hui le monde de la misère, à me dire: «C'est cela, l'Église!»... Tant qu'elle sera comme le Christ, calomniée, battue, qu'on lui crachera au visage, elle sera acte d'amour, et les plus pauvres se reconnaîtront en elle. Plus elle est déchue (et j'insiste sur ce mot), plus les pauvres savent qu'elle leur appartient, et plus ils sont prêts à se retrouver en elle, à la rejoindre pour sauver les riches et ceux qui leur ressemblent (*PE* 28).

3. Alw. DE VOS VAN STEENWIJK, *Père Joseph...*, cité n. 1, p. 32.

4. J. WRESINSKI, *Les pauvres sont l'Église.* Entretiens du Père J. Wresinski avec Gilles Anouil, Paris, Le Centurion, 1983, p. 28. Nous citerons désormais *PE*, suivi de l'indication de la page.

En 1930, Joseph a 13 ans, l'âge du certificat d'études primaires, pour les enfants pauvres. L'instituteur refuse de l'inscrire. C'était compter sans l'opiniâtreté de sa mère, qui le présente comme candidat libre. L'adolescent réussit l'examen et cherche aussitôt un travail. En pleine crise économique, il trouve un apprentissage en pâtisserie, et Mme Wresinski négocie l'affaire. Trois ans plus tard, il est devenu pâtissier. Son souci de la dignité le conduit alors chez les jeunes communistes, où il apprend la nécessité de se former.

À 17 ans, il est invité par un compagnon à une rencontre de la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne). Là, il entend des jeunes expliquer comment ils sont traités à l'usine. Il pense: «Ces jeunes-là, ce sont mes copains, ils sont comme moi.» Il participe aux enquêtes de la J.O.C., en particulier sur la tuberculose chez les jeunes ouvriers. Avec eux, il rédige une pétition. Et il s'entête à obtenir du maire de Nantes qu'il la prenne au sérieux. C'est sa première victoire; elle lui rappelle toutes celles de sa mère.

> C'est ainsi, à travers la lutte jociste, que je me suis remis progressivement à prier et à pratiquer. Un beau jour, j'ai dit au Père Gerbeau (aumônier de la J.O.C. à Nantes): «Pourquoi je ne serais pas prêtre?» Pour moi, le prêtre, c'était quelqu'un que j'aimais bien, c'était Jésus-Christ, parce qu'il avait été dans la misère; il avait beaucoup souffert, il avait été piétiné, comme nous jeunes l'étions. Nous étions dans la même condition. Mais lui aussi s'était acharné. Moi, ce que j'aimais dans le Christ, et que j'aime toujours, c'est qu'il était têtu, non pas pour lui, mais pour les autres... Je me disais: «Comme prêtre, au moins, j'aurai le pouvoir, comme le Christ l'avait, d'affirmer que les jeunes, mes frères, étaient dignes d'être pris en considération et que, eux aussi, auraient quelque chose à dire et à faire plus tard dans un combat. Pour moi, c'était toujours mêlé, parce que ma mère m'avait appris qu'il ne fallait pas se battre pour soi, ... elle se battait pour tous les enfants du monde à travers les siens[5].»
>
> Combattre pour eux, pour que plus jamais une famille ne fût semblable à la mienne, c'était devenir prêtre de Jésus-Christ mort et ressuscité. Vous ne pouvez imaginer combien ce temps fut merveilleux. Je savais, en effet, que ma vie s'inscrivait dans un projet éternel, que les pauvres seraient évangélisés et que je contribuerais à changer le cœur des hommes. Car pour moi tout était lié. Avoir retrouvé la foi, ce n'était pas seulement trouver le sens du combat — je l'avais — mais c'était vouer ma vie à Jésus-Christ... Nul n'est prêtre sans une sorte d'attachement viscéral à Jésus-Christ. Il est obligé, d'une façon ou d'une autre, de vouloir mouler sa vie dans celle de Jésus-Christ. En somme, c'est en luttant parmi les plus pauvres et en donnant priorité à leur regard, qu'un jour je me

5. *Les grands témoins...*, cité n. 2.

suis réveillé d'Église. Tellement d'Église que je pensais qu'il fallait que je sois prêtre (*PE* 44 s.).

Entrer au séminaire en 1940, c'est vivre «ce temps merveilleux» de la mission en monde ouvrier: Mission de France et Mission de Paris. Le séminariste est enthousiaste, mais ne trouve pas sa place; il reste poussé par la nécessité intérieure de prendre, comme référence de tous ses choix, les travailleurs les plus humiliés et leurs familles. Aussi, l'été 1946, quand il est nommé vicaire dans une paroisse populaire, son souci majeur le porte vers les ouvriers les plus mal payés et les familles les plus mal logées et les moins considérées. Et, en 1950, devenu curé de deux petites paroisses rurales, il va rejoindre les travailleurs saisonniers pour biner et démarier les betteraves avec eux. Il accueille également des hommes sans domicile et soutient les familles les plus pauvres. «Pour moi, tous ces gens étaient toujours des gens d'un peuple, disait-il. J'ai toujours eu le sentiment que chaque personne était témoin de quelque chose; que la vie qu'elle portait était témoignage non seulement pour elle-même, mais pour les autres. Et c'est pourquoi, très rapidement, on m'a appelé prêtre de la racaille[6].»

Connaissant son désir de s'enfouir parmi les plus pauvres, son évêque lui propose la tâche d'aumônier au Camp des sans-logis de Noisy-le-Grand, dans la banlieue est de Paris. C'est en ce lieu de misère sans nom que le Père Joseph entre délibérément dans le malheur de son peuple: «Je suis venu au Camp pour la première fois le 14 juillet 1956. Les familles que j'ai rencontrées me rappelèrent la misère de ma mère. Les enfants qui m'assaillirent dès ce premier instant, c'était mes frères, c'était ma sœur, c'était moi, quarante ans plus tôt, rue St-Jacques à Angers[7].» Et d'ajouter quelques années plus tard: «J'ai eu conscience que Dieu m'avait vraiment mis au cœur même de l'Église, puisqu'il m'avait mis au cœur même des pauvres[8].»

Dans ce même bidonville de Noisy-le-Grand, le P. Joseph va progressivement comprendre que les plus pauvres se reconnaissent dans l'Église:

> Lorsque les gens parlaient de l'Église, ils en parlaient comme d'eux-mêmes: notre messe, notre curé, notre église... Ils se plaignaient de ne pas être visités par les prêtres, de ne pas être à l'aise dans l'église de la paroisse, comme si on leur avait enlevé leur bien.

6. *Ibid.*
7. Film *La rue des fleurs*, ATD Quart Monde, 1963.
8. *Les grands témoins...*, cité n. 2.

> Ils protestaient comme s'ils avaient été laissés à la porte de leur propre maison. En un mot, à les entendre parler, le droit d'être l'Église leur avait été nié. Pour eux, l'Église n'était pas une institution, elle ne faisait pas non plus partie de leur environnement. Du plus profond, d'eux-mêmes, de leurs entrailles, ils se sentaient d'Église et ils le disaient sans détour (*PE* 22).

Plus tard, le P. Joseph se fera témoin de cette réalité dans son premier livre, écrit en 1983, «Les Pauvres sont l'Église». Il se réfère alors à la parole prophétique de Jean XXIII, lors de l'ouverture du Concile Vatican II: «L'Église est, et veut être, l'Église de tous, mais principalement l'Église des pauvres»:

> Par là, Jean XXIII proclamait que la réussite même du Concile, comme de l'Église de demain, c'était la prise de conscience de cette réalité... L'Église, après le Concile, va-t-elle se remettre en état de prière, de réflexion, de méditation sur sa propre réalité, celle d'être la communauté des pauvres? La question n'était pas: va-t-elle apporter sa solidarité aux plus pauvres, mais va-t-elle être le lieu authentique de la prière et du chant des pauvres, de leur revendication? À travers son adoration et sa liturgie, serait-elle l'espoir des pauvres montant vers Dieu? (*PE* 43 s).

Puisque l'Église a toujours proclamé que les plus pauvres sont la chair de sa chair, sa réalité profonde, le P. Joseph ne se révolte pas si elle ne la vit pas toujours avec la conviction voulue. Il manifeste une confiance inébranlable dans la mission de l'Église: elle est contrainte à reprendre sans cesse conscience de cette réalité qu'elle «est» les pauvres, dans le dessein de Dieu.

Le dessein de Dieu tend bien à sauver tous les hommes sans exception, ce qui ne signifie pas, pour le P. Joseph, «y compris les plus pauvres», mais «y compris les plus riches».

> Pour cela, Dieu devait prendre corps dans l'humanité la plus dépouillée de ce qui n'est pas elle, de tout pouvoir économique, politique et religieux. Cette humanité-là, ce sont les plus pauvres et non les riches qui la possèdent. En eux, l'essentiel n'est pas entamé. C'est pourquoi le Christ pouvait s'y incarner sans peine... Pour embrasser et sauver l'humanité, Jésus était obligé de se faire le dernier des derniers. Sinon, il eût été reconnu par les possédants mais non par les plus humiliés... Nous devons reconnaître le choix du Seigneur d'assumer pleinement la condition de l'homme le plus méprisé... Il ne le fit pas seulement au moment de sa naissance et de sa mort, mais toute sa vie durant. Il a vécu en homme méconnu et rejeté et il en avait les manières, la façon de réagir aux hommes et aux événements...En tout cela, le Christ ne simulait pas, il était eux (*PE* 24-26).

C'est pourquoi le P. Joseph ne doute pas que Jésus-Christ soit la réponse attendue par les plus déshérités. Ceux-ci savent que l'Église représente leur seule chance d'être vraiment reconnus.

Ainsi donc, dans les visages, marqués par la misère, qu'il regarde et aime dans ce camp, le P. Joseph retrouve la grandeur et la foi de sa mère, la beauté et le courage de ses frères et de sa sœur. Il découvre surtout en eux le visage même de son Seigneur. Après trente ans d'engagement avec son peuple et avec tous ceux qui l'ont rejoint, il résumera par ces mots l'essentiel de son combat:

> Les familles de ce Camp ont inspiré tout ce que j'ai entrepris pour leur libération. Elle m'ont saisi, elles m'ont habité, elles m'ont entraîné, elles m'ont poussé à créer avec elles un Mouvement. Elles se sont donné une identité en se forgeant un nom, celui de Quart Monde. En ce 14 juillet 1956, j'étais entré dans le malheur. C'est ce jour-là que je me promis de révéler ces familles à la société, d'obtenir pour elles des logements décents, du travail pour les adultes, un métier pour les jeunes; et, pour les enfants, des écoles où l'on apprend enfin. Ce fut aussi ce jour-là que je décidai du chemin qu'il me faudrait prendre pour que les familles aient une place reconnue et respectée dans le monde: je devrais leur faire gravir les marches de l'Élysée, de l'ONU, du Vatican pour y faire entendre leur voix. Grâce aux familles, je suis allé jusqu'au bout de cette route. Grâce aussi à des hommes et à des femmes qui sont venus nous rejoindre. Ils étaient ouvriers, instituteurs, ingénieurs; ils n'avaient que leur refus de la misère, que leur métier et leur cœur à offrir. Ils venaient les mains nues, sans argent, sans pouvoir, sans prestige. Leur acharnement et leur courage ont bâti le volontariat. Face aux appels de détresse que nous recevions de toute part, les volontaires ont rejoint la misère à travers le monde, ils sont devenus le fer de lance du combat que mène un peuple de pauvres et de misérables pour sa dignité et sa libération[9].

Rien d'étonnant que le P. Joseph, nourri de la mystique de l'Incarnation durant sa formation sacerdotale, ne se soit pas enfoui au Camp de Noisy-le-Grand, mais ait gardé en lui cette nécessité intérieure d'aller au large, selon la devise de son ordination: «Va au large et jette tes filets». Tout en restant très proche des familles du bidonville, il s'emploie à rejoindre bien d'autres familles de la misère, tant en Europe qu'au loin, en Inde, aux États-Unis et en d'autres pays du monde. Mais «aller au large» signifie encore pour lui aller dans tous les continents pour rassembler tous les hommes autour des plus pauvres, pour bâtir ensemble un monde juste et fraternel, d'où personne ne soit exclu à cause de la misère.

9. Film *La rue des fleurs*, cité n. 7.

La fidélité aux plus exclus

Sans l'avoir voulu, le P. Joseph devient peu à peu une figure exemplaire, connue du grand public. Cela lui posera question, bien que le combat pour la reconnaissance de son peuple lui paraisse inévitable. En effet, à mesure que le Mouvement ATD Quart Monde se développe, le P. Joseph se demande de plus en plus souvent s'il est resté fidèle aux options de Jésus confronté à la tentation au désert: «Suis-je demeuré libre de découvrir, d'aimer, d'agir sans entrave parmi ceux qui, par excès de misère et de solitude, demeurent en dehors de toutes les structures, y compris celles d'ATD Quart Monde[10]?»

Il demandait à tous ses collaborateurs:

> Serons-nous ou ne serons-nous pas en priorité, tous ensemble, unis autour des moins efficaces, qui, sans arrêt, remettent en question le peu de sécurité acquis dans nos combats?... Pour ma part je témoigne que la moindre défaillance face à cette question me fait perdre l'intimité avec le Seigneur, la joie de me savoir sur ses traces. Tout oubli de ses réponses au tentateur, si involontaire soit-il, me fait perdre l'intimité avec les familles les plus déshéritées (*HP* 50).

Par cette manière de s'interroger, et de nous interroger, le Père Joseph livre une part essentielle de lui-même. Le 8 février 1988, dans sa dernière lettre, adressée aux volontaires qu'il appelle sa famille, il revient à deux reprises sur cette question qui lui tient à cœur:

> Nous nous devons de rester très, très proches surtout des familles les plus défavorisées. Ceci, je me dois de vous le rappeler, car nous aurons toujours la tentation de nous appuyer sur les éléments les plus dynamiques, les plus courageux, les plus intelligents... Il nous faut toujours nous poser la question: l'action que nous menons permet-elle aux plus défavorisés de sortir de leur situation et de devenir agents des droits de l'homme... Pour nous tous, je pense que... ce qui nous réunit, c'est le pauvre et c'est le plus pauvre, le plus souffrant, le plus délaissé, le plus rejeté, le plus abandonné[11].

Si le Père Joseph insiste ainsi sur «le plus pauvre», n'est-ce pas parce qu'il sait d'expérience que celui-ci est référence universelle, source d'unité pour tous les hommes? En effet, chargée de l'expérience de la souffrance extrême d'êtres considérés comme des sous-hommes, la parole des plus pauvres est irréfutable. Elle pose les vraies questions à toute l'humanité:

---

10. J. WRESINSKI, *Heureux vous les pauvres*, Paris, Cana, 1984, p. 48. Nous citerons désormais *HP*, suivi de l'indication de la page.

11. ID., *Lettre aux volontaires ATD Quart Monde*, 8 février 1988.

> Ils ont un message tout à fait unique et primordial à cause même de la situation qui leur est faite (et de la souffrance qui leur est imposée)... Je dirais même que moins le cri est élaboré, plus la parole est dépouillée et plus elle est vérité, plus elle est richesse pour tous les hommes. Plus le message est élémentaire, plus il est chargé d'expérience, de vie, et plus il est indispensable aussi à l'Église. Celle-ci ne peut bâtir ni sa théologie, ni sa spiritualité, ni sa liturgie sans ce message-là (*PE* 41).

Leur interpellation à l'Église et à toute l'humanité, les plus pauvres l'expriment d'abord par leur résistance, leur refus de la misère. «L'histoire montre que le monde a changé continuellement grâce aux pauvres, qui sont toujours revenus à la surface: non pas à cause de leurs problèmes, mais à cause de leur refus et de leurs révoltes. C'est la force du monde, que les pauvres refusent et lui apprennent à refuser[12]!» Et ailleurs il précise: «Ils résistent à tout ce qui rapetisse l'homme, ne cessant pas de le réhabiliter, en eux et dans les autres[13].»

Exclus à cause de leur misère, ils ont, plus que les autres, soif de justice, de respect, de fraternité et de pardon pour pouvoir vivre:

> Je ne dis pas qu'il n'y ait que les pauvres à avoir les paroles de la vérité, mais je pense qu'il n'y a que les pauvres à avoir l'expérience de la vérité, parce que c'est sur eux que pèse le poids de l'oppression, de l'injustice, et parce que, plus que d'autres, ils savent ce qu'est la justice, non parce qu'ils la vivent, mais parce qu'ils l'appellent... C'est cela la force des pauvres[14].

L'homme de la misère, libérateur de tous les hommes

Ainsi leur soif des valeurs essentielles est-elle d'autant plus forte qu'ils ont davantage souffert de la négation de ces mêmes valeurs: «Plus que d'autres, tout au long de leur vie, ils ont trop payé le prix des disputes, des affrontements politiques et sociaux, des guerres,... pour ne pas aimer la paix, vouloir la paix et la concorde. La miséricorde et le pardon, ils ne cessent de les réclamer, eux qui ont tant souffert de l'indifférence, du mépris et de la dureté des hommes, entre les hommes[15].» Ainsi leur aspiration aux valeurs fondamentales de l'humanité est-elle une force libératrice pour tous les hommes. Le Père Joseph ose dire: «C'est dans les conditions d'abandon extrême que le prêtre trouvera la misère libératrice, non

12. ID., *Interview sur la position interconfessionnelle du Mouvement,* 1987.
13. ID., *Les pauvres, rencontre du vrai Dieu,* Alençon, Science et Service Quart Monde; Paris, Cerf, p. 38.
14. ID., *Interview...*, cité n. 12.
15. ID., ***Homélie sur les Béatitudes,* à Angers, 1984.**

pas des plus pauvres seulement, mais de tous les hommes. Libératrice pour tous, parce qu'à travers elle, avec Jésus-Christ, le prêtre force la main de Dieu et des hommes... Le prêtre est celui qui, à la suite de Jésus-Christ, assume la souffrance de la misère pour la donner à Dieu. Pour que Dieu s'en serve afin de rendre le cœur des hommes ouvert, compréhensif, amoureux[16]...» Quelques lignes plus loin, le Père Joseph livre le cœur de son sacerdoce à la suite de Jésus misérable: «Pour cela, mon sacerdoce est ma vraie patrie. Et ma patrie est au cœur même de toute l'humanité[17].» Le plus exclu, par définition absent de tous nos débats, appelle donc paradoxalement à ce que nous le prenions comme centre, point de référence sans lequel nous ne pouvons connaître ni l'essentiel de notre condition humaine, ni le sens à lui donner pour la survie et l'avenir de l'humanité.

Cette conviction que seul l'homme le plus défiguré et le plus rejeté peut être notre pôle d'unité, notre référence universelle, le Père Joseph la trouve fondée par le choix unique du Fils de Dieu qui s'est identifié aux plus pauvres et qui s'est compromis avec eux à tel point que personne ne peut plus désormais les dissocier. Sa naissance et sa vie au milieu des gens de la misère ont ouvert les yeux du P. Joseph sur le mystère de l'Évangile: «L'Évangile, c'est le Christ, la misère incarnée. Toute sa vie il n'a pas été autre chose qu'un misérable, traité comme un misérable: dès le point de départ de sa vie, né hors cité comme un misérable, mort hors cité comme un misérable. Ainsi il a forcé la société de son temps à se poser de nouvelles questions, une nouvelle façon de voir l'humanité, de voir Dieu et l'humanité[18].»

«Comment ne pas admettre que Dieu soit allé jusqu'au bout de son amour, introduisant son Fils dans le monde par le bas, en plus pauvre parmi les pauvres?... Alors les gestes et le langage du Christ épousaient ceux des plus pauvres. Ils leur étaient parfaitement compréhensibles. Et mieux: eux-mêmes pouvaient lui parler, lui répondre en toute simplicité, le disputer même» (*HP* 22 s.). Par son triple refus à Satan, Jésus choisit de demeurer, de manière inconditionnelle et irréversible, avec les plus méprisés. Il était eux dans l'ignominie (*ibid.* 36, 180); il était eux dans la solitude et

16. ID., *Les pauvres...*, cité n. 13, p. 129.
17. *Ibid.*
18. ID., *Interview...*, cité n. 12.

l'abandon par Dieu lui-même (*ibid.* 171), avec eux compromis à jamais.

C'est ainsi que le Fils de Dieu a introduit Dieu dans le monde de la misère: «Dieu attendu par les plus pauvres, Dieu, réduit en Jésus-Christ à la condition de l'homme, a besoin de nous: un Dieu pauvre, un Dieu qui n'a que lui-même à donner[19].» Et c'est ainsi que Jésus-Christ a introduit le monde de la misère en Dieu: «Jésus lui-même en chair et en os qui, dans la gloire de Dieu le Père, assume dans le cosmos tout ce qu'il y a de souffrance, de peine, de désespoir, de maladie, de rejet, de blessures[20].» Et le Père Joseph de confier à nouveau le secret de sa foi:

> Pour ma part, ce qui m'a nourri et fait croire à la divinité de Jésus, ce ne sont pas tant ses miracles ni sa doctrine, mais le fait qu'il ait osé ce qu'aucun homme n'eût osé, qu'il ait fait ce qu'aucun homme avant lui n'avait fait ni ne fera après lui. Il est passé au-delà de la pauvreté choisie qui demeure privilège, pour s'identifier pleinement à ceux qui furent et qui sont toujours au pied de l'échelle sociale: les lépreux hors cité... (*HP* 37).

Le plus pauvres, avec Jésus, artisans du Royaume

Davantage encore: par la miséricorde infinie du Père, Jésus-Christ a fait des plus humiliés les premiers artisans du Royaume de Dieu: «Pour moi, c'est en cela d'abord que Jésus n'a cessé de se manifester Fils de Dieu, faisant des plus rejetés le levain dans la pâte et les premiers artisans du Royaume» (*ibid.*). Loin de les idéaliser, le Père Joseph les voit au-delà des apparences: «les familles sous-prolétariennes sont prêtes à partager avec nous l'infinité de grâce qu'elles vivent sans le savoir et souvent sans le vouloir[21].» À force de les regarder avec amour, il approfondit sa connaissance intime de leur vie, il les contemple de l'intérieur à partir non de leurs problèmes (qui les submergent), mais à partir de leur courage extraordinaire, de leur capacité de se relever chaque jour des ruines de leurs efforts toujours échoués: «l'atout principal des pauvres, leur a dit le Christ, c'est leur courage pour vivre dans l'honneur et la dignité[22].» Par son opiniâtreté à écrire au jour le jour leurs gestes d'humanité, le Père Joseph a appris à ceux qui l'ont suivi à poser un regard d'espérance sur une population dont désespèrent tous ceux qui ne

19. ID., *Préparation à l'Université Populaire,* à Paris, décembre 1972.
20. ID., *Lettre...,* cité n. 11.
21. ID., «ATD Science et Service. Une approche évangélique au service des hommes», dans *Igloos le 4ème monde* 87/88 (1975/1976) 76.
22. ID., *Homélie sur les Béatitudes,* cité n.15.

la connaissent pas en profondeur. Regard d'amour qui rend la fierté aux personnes méprisées à cause de leur misère, et remet debout peu à peu tout un peuple courbé par la honte.

C'est à l'Église d'abord qu'il a voulu rendre cette connaissance intérieure de son peuple: «Si j'ai commencé à écrire la vie quotidienne des plus pauvres, voulant faire reconnaître leur place dans l'Histoire, je l'ai fait d'abord pour l'Église» (*HP* 244). Avec bien d'autres monographies de familles, il en a écrit une sur la foi, une sur l'espérance et une sur la charité en Quart Monde[23]. Extraordinaire regard, capable de nous aider à découvrir et à communier avec respect et admiration aux moments où les plus pauvres expriment leur profonde humanité et, pour beaucoup d'entre eux, leur connaissance de Jésus par les yeux du cœur et leur grande foi en lui. En effet, avec les prêtres qui, pendant ou après la dernière guerre mondiale, quittaient leur cure pour aller vivre dans les quartiers défavorisés, il se souvient: «Nous croyions, et je le crois toujours, que l'évangélisation des pauvres était déjà réalisée» (*PE* 60). De par son identification avec eux, Jésus leur a déjà transmis de cœur à cœur l'amour infini de Dieu pour eux. Dès lors, ils sont déjà identifiés d'une manière exceptionnelle à Jésus crucifié et ressuscité, ils sont déjà artères de la grâce, sans même bien souvent le savoir, et par là sauveurs avec le Christ:

> La misère est l'envers de la Grâce, car elle est le produit du péché (du monde)... Celui qui se noie est à sauver et Jésus dit qu'il est à sauver d'abord. Il affirme que de son salut dépend le nôtre. Il dit que cet homme-là est la mesure de notre engagement à Dieu et à son projet sur le monde... Au regard du monde, il est un sous-développé matériel, social et spirituel, si j'ose dire. La misère est comme un sous-développement absolu. Or ses victimes sont les premiers sauvés par le Seigneur et, pour l'Église, c'est par elle que passe la Grâce. Pour prendre une image, les plus pauvres sont l'artère par laquelle il faut que le sang coule pour irriguer tout le corps. Si l'artère est obstruée, le corps tout entier meurt. Pour l'Église, les misérables sont l'artère, et la dégager est une question de vie ou de mort. Si la Grâce passe par eux, tout le Corps est irrigué... Du fait même de leur état d'abandon et de honte, les plus pauvres sont une partie essentielle du Corps Mystique (*PE* 37-41).

Le Père Joseph nous presse de renverser nos perspectives pour écouter ce qu'eux seuls peuvent nous apprendre sur Jésus, et pour comprendre d'eux seuls à quelle conversion Jésus appelle tous les hommes:

23. Cf. ID., *Les pauvres...*, cité n. 13.

> Ce peuple nous rappelle sans cesse, et c'est là son message, que le Christ nous a demandé de tout quitter et même jusqu'à la mort, pour qu'aucun homme ne soit perdu et surtout pas ceux auxquels Il s'est identifié, qui L'ont porté, qui L'ont façonné, qui ont fait de Lui, Fils de Dieu, un fils d'homme... Les pauvres étaient Lui, et ils sont restés Lui: ce que vous ferez au plus petit, c'est à moi... C'est cela l'extraordinaire que les pauvres nous ont appris: sans Jésus, ils n'ont rien à dire au monde, ils n'ont à parler que d'injustice; mais avec Jésus-Christ, ils peuvent parler d'amour, ils nous obligent à aimer[24].

D'où l'interpellation à l'Église:

> Qui aujourd'hui va leur dire: vous êtes les bienheureux parce que vous êtes les artisans du changement; vous êtes les premiers autour de la table parce que ce que vous dites sur la justice, sur la vérité, sur la paix, est essentiel... Vous êtes ceux qui — par le témoignage de leur propre vie — êtes les plus convaincants pour changer le cœur de l'homme, l'obliger à des lois justes, l'obliger à prier différemment[25].

L'Église de Jésus-Christ, garante de l'évangélisation des plus exclus

Parce que leur vie est tellement cassée qu'ils ne peuvent répondre aux exigences morales et religieuses, les plus pauvres ont souvent du mal à croire qu'ils sont aimés de Dieu. Cependant ils espèrent, parfois confusément, une parole de l'Église qui les rassure, qui reconnaisse leur dignité d'enfants de Dieu et de membres à part entière de la communauté chrétienne. «Ils ont besoin d'être sûrs que Dieu est avec eux, et ils savent que seule l'Église en est la garante[26].» D'où leur confiance, et celle du Père Joseph, dans cette Église qui ne peut éviter de prendre comme point de vue celui des plus pauvres. Elle y est, à chaque génération, obligée, contrainte même en quelque sorte, à cause de Jésus-Christ qu'elle sait identifié aux exclus.

Prendre le point de vue des plus pauvres, cela entraîne des conséquences très directes dans la vie professionnelle et dans la vie quotidienne:

> Le chrétien est obligé d'exiger le plus et le meilleur pour l'enfant le plus mal instruit. Il doit en quelque sorte violer la loi de l'égalité au bénéfice de celui qui n'a rien, n'étant même pas reconnu sujet de droit... Il propose une autre justice, un véritable renversement des priorités. Cela me donne confiance dans l'Église... Seule l'Église peut aller jusqu'au bout de cette contestation essentielle, globale,

24. *Les grands témoins...*, cité n. 2.
25. ID., *Homélie...*, cité n. 15.
26. *Ibid.*

définitive. Je ne vois qu'elle pour l'imposer au monde, et je reviens à notre point de départ: il en va de sa propre vie (*PE* 57 s.).

Pour vivre sans faiblir ce paradoxe évangélique, à la suite de son Seigneur, l'Église est sans cesse poussée par l'Esprit au désert, pour vaincre la tentation du monde: «Ses temps forts seront ceux où non seulement elle se trouvera unie aux plus faibles, mais où elle affirmera qu'ils sont la partie essentielle d'elle-même, et où elle acceptera de se laisser perdre au monde pour gagner le monde avec eux» (*HP* 44).

L'annonce qu'ils sont les premiers sauvés, l'Église la doit d'abord aux plus pauvres: «Si nous n'évangélisons pas, si les pauvres ne savent pas la nouvelle extraordinaire qu'ils sont les bienheureux, ceux sur qui le ciel et la terre comptent, que devient notre Église[27]?» Pour le Père Joseph, le droit à Dieu et le droit à l'Église font partie intégrante de l'indivisibilité des droits humains fondamentaux: «Le premier droit et l'aboutissement de tous les droits de l'homme est le droit à la spiritualité: permettre aux plus pauvres d'aller jusqu'au bout de leurs aspirations, pour puiser leurs forces en Dieu» (*HP* 244).

Dans ce droit à la spiritualité, le Père Joseph inclut, en le distinguant, le droit à l'évangélisation:

> Sans doute, nous ne confondons pas spiritualité et vie religieuse. La spiritualité est inscrite dans l'homme, et aucun homme privé de ce droit ne peut en être dépossédé. Mais savoir que le Christ est de notre côté, qu'il compte sur nous pour créer un monde de justice et de paix est une autre affaire. Cela, les familles peuvent l'ignorer, nous pouvons le leur cacher, ou les décourager et les empêcher d'être les artisans du Royaume. Cela est à l'évidence le cas de la grande majorité des familles les plus défavorisées[28].

Quelle tâche pour l'Église: que les pauvres soient évangélisés! Et s'ils le sont, quel gain pour eux et pour le monde!

Ces quelques pages ont voulu témoigner de la grandeur de la foi du Père Joseph en Dieu, et par conséquent en l'homme. Une telle foi, nourrie en terre de misère, il l'a puisée dans la prière de sa mère, dans la foi de l'Église, dans celle de son peuple. Cette foi des plus pauvres en Dieu et en l'homme, leur espérance dans le Royaume de Dieu, déjà présent et encore à venir, trouvent leur fondement dernier en Jésus-Christ seul, qui a révélé l'amour sans

27. *Ibid.*
28. *Ibid.*

limite de Dieu, par son identification aux plus pauvres et par la mission qu'il leur a confiée de sauver avec lui pauvres et riches.

De son côté, l'Église, à la suite de son Seigneur, sait que sa vocation première est d'être d'abord l'Église des pauvres pour être l'Église de tous. Pour assumer ce que le Christ a déjà accompli une fois pour toutes dans l'histoire de l'humanité: «les pauvres sont évangélisés», le P. Joseph, en fidélité jusqu'au bout à la promesse de son ordination sacerdotale, est allé au large à la recherche de la brebis égarée; descendant toujours plus bas dans l'humanité souffrante, au risque de se perdre lui-même avec elle, mais «sachant qu'ainsi nous retrouverions l'Église dans toute sa vérité et sa splendeur» (*PE* 60).

Toutefois, sa fidélité aux plus pauvres l'a gardé de tout particularisme et l'a ouvert aux hommes de toutes conditons sociales, de toutes races, cultures, religions et convictions. Sa fidélité aux plus exclus des droits fondamentaux a fait de lui un défenseur des droits indivisibles de l'homme. Et non moins un défenseur des droits de Dieu, puisque, selon saint Irénée, «la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu.»

Le Père Joseph a consacré sa vie à rendre le peuple du Quart Monde à l'Église et au monde. Il avait pleine confiance que, par fidélité à Jésus-Christ, l'Église réintroduirait ce peuple au cœur d'elle-même, avec son message et sa mission spécifiques. Il avait pleine confiance en l'Esprit Saint, qui travaille dans les cœurs et les esprits de tous ceux et celles qui se laissent habiter par le souci de la libération des plus pauvres, leurs frères, leurs sœurs, leurs maîtres.

F-95540 Méry-sur-Oise
ATD Quart Monde
Hameau de Vaux

Étienne DE GHELLINCK, S.J.
Volontaire ATD Quart Monde*

Sommaire. — Le Père Joseph Wresinski a été séduit par Jésus-Christ pauvre et défenseur des exclus. Devenu prêtre, il s'est délibérément enfoui en terre de misère et a fondé le Mouvement ATD Quart Monde. Le Père Joseph et les plus pauvres ont confiance en l'Église et en sa mission évangélisatrice: annoncer aux plus pauvres qu'ils sont premiers dans le cœur de Dieu et artisans du Royaume, et s'engager elle-même à tout repenser et à tout rebâtir à partir d'eux.

* Pour de plus amples renseignements sur le Mouvement, on peut écrire au Secrétariat Général du Mouvement International ATD Quart Monde, B.P. 7726, F-95046 Cergy Pontoise Cedex, ou à la Maison Quart Monde Belgique/Europe, Avenue V. Jacobs, 12, B-1040 Bruxelles.